

## Bulletin d'histoire politique

### Brian Young, hanté par la Conquête

Denis Vaugeois



Volume 23, Number 3, Spring 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1030763ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1030763ar>

[See table of contents](#)

#### Publisher(s)

Association québécoise d'histoire politique  
VLB éditeur

#### ISSN

1201-0421 (print)

1929-7653 (digital)

[Explore this journal](#)

#### Cite this document

Vaugeois, D. (2015). Brian Young, hanté par la Conquête. *Bulletin d'histoire politique*, 23(3), 180–197. <https://doi.org/10.7202/1030763ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique et VLB Éditeur, 2015

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**Érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

## Brian Young, hanté par la Conquête

DENIS VAUGEOIS  
*Historien et éditeur*

En octobre 2009, les historiens Phillip Buckner et John G. Reid réunissaient à l'université de Londres, en collaboration avec divers milieux universitaires et politiques, des experts pour souligner le 250<sup>e</sup> anniversaire de la bataille des Plaines d'Abraham. Ils en ont retenu la matière de deux ouvrages, l'un portant surtout sur la Conquête même, l'autre sur la mémoire de l'événement: *Revisiting 1759* et *Remembering 1759*<sup>1</sup>. Pourquoi retenir 1759 plutôt que 1760 ou 1763? Buckner et Reid s'en expliquent dans la préface de *Revisiting 1759*. Il n'y a rien à redire.

Il me parvint des échos de ce colloque qui dura trois jours. Dans trois conférences, on m'avait mentionné. L'une de Jean-François Lozier à propos du « traité de Murray », une autre de Jocelyn Létourneau qui, tout en soulignant l'influence indéniable de Lacoursière et Vaugeois, considère que « the most influential interpreters of 1759 are not historians at all, but people belonging to the worlds of politics and the arts who plays the role of professional ideologues<sup>2</sup> » et enfin une autre de Brian Young<sup>3</sup>.

Le 24 mai 2012, ce dernier m'envoyait copie de sa conférence d'octobre 2009 avec le commentaire suivant: « L'argument est que toi (et Jacques) ont [sic] eu une influence énorme (et mal reconnue) dans la détermination de la pensée historique québécoise ». Il partait pour Nice et je rentrais de Cannes. Son texte était long et sinueux, je me suis contenté d'y jeter un coup d'œil.

### L'historien et la politique

J'avais peu à peu oublié sa conférence quand j'acceptai, à l'automne 2014, de participer à une table ronde sur « l'historien et la politique ». Un vague

souvenir des propos de Young me ramena à son texte de 2009. Cette fois, je me livrai à une lecture attentive. Entre-temps, je m'étais procuré les deux ouvrages édités par Phillip Buckner et John G. Reid, *Revisiting 1759* et *Remembering 1759*. J'avais parcouru le premier, mais négligé le second. Disons par manque de temps. Cette fois, j'abordai l'introduction de Buckner et Reid. Incrédule, je l'ai lue plusieurs fois. J'y appris que Jacques Lacoursière et moi, nous avons été porteurs d'un « simple message which focuses on the Conquest as a deep line in the sand, an irretrievable moment of *Before and After* ». De toute évidence eux non plus ne savent rien de notre production. Bon! On ne peut tout savoir! La suite me fit bondir. « From 1978 to 1981, as minister of culture in the first Parti Québécois government, Vaugois was also able not only to influence what was taught in the schools of Québec, but also to direct funds to libraries and museums to encourage them to promote the message ». Also! Et Also! Cette fois, c'est mon intégrité qui était attaquée. Comment Buckner et Reid pouvaient-ils écrire de telles choses? Je décidai d'éplucher la conférence de Young.

À vrai dire, je suis encore indigné et ce texte s'en ressent. Il a connu plusieurs versions, chacune visant à retrouver un certain calme et le ton de l'amitié qui me lie à Brian Young. L'objectif avoué de ce dernier est de souligner la grande influence du tandem Lacoursière-Vaugois. Ceux-ci sont « far from being bottom feeders in the hierarchy of purveyors of national history », écrit-il. « Rather they have been highly effective communicators and writers of popular history and while it is unfair simplification to reduce their lifeworks to a focus on one event, they have been major players in weaving, repeating, and embedding the Conquest as the central trope in the Quebec national narrative. » (p. 227<sup>4</sup>). Voilà donc l'hypothèse sur laquelle il entend se pencher. Qu'est-il arrivé en cours de route pour qu'il ramène tout au thème de la Conquête et au secteur scolaire?

Le chat sort progressivement du sac. « They caught the wave of expanding state investment in education and culture » (p. 228), et j'aurais été personnellement « well placed [...] to gauge the growing textbook market » (p. 234). Young est toutefois face à un dilemme. Lacoursière et moi étions-nous d'abord motivés par une entreprise de propagande ou par l'argent que nous pouvions en tirer? Les deux peut-être? Il ne l'affirme pas, mais « one might say that in focusing on the Conquest, Vaugois was *right on the money* » (p. 244). Les succès des éditions du Boréal comme ceux du Septentrion s'expliqueraient ainsi, sans oublier mes contacts politiques. Je ne peux m'empêcher de dire tout de suite que ni Boréal ni Septentrion n'ont exploité le *textbook market*. Personnellement, je n'ai jamais édité d'ouvrages scolaires ni soumis d'ouvrages pour approbation comme manuels scolaires sauf pendant mon passage à la direction du Centre éducatif et culturel (1985-1988), où j'ai opéré un spectaculaire redressement alors que la maison sortait de 22 mois de grève. L'argent y coulait à flots, mon salaire

était mirobolant, mais mon coeur était ailleurs : renouer avec la recherche et éditer pour le grand public sans contraintes. Pour ce, il me fallait une certaine indépendance financière. Je suis allé la chercher dans le secteur immobilier. Un jour je raconterai ce pan de ma vie. Ce qu'il faut retenir pour l'instant, c'est que Boréal est né des succès du *Journal Boréal Express* et que Septentrion s'est développé grâce à mes économies personnelles et à mes habiletés de gestionnaire. Je les ai démontrées au CEC, aux Presses de l'Université Laval, et également en tant que haut fonctionnaire ou homme politique alors que je fus un des rares ministres de la Culture à devenir vice-président du Conseil du trésor.

On a souvent répété que j'étais un « inconditionnel du livre ». C'est certainement le cas de même qu'on peut me dire également passionné par la recherche et l'histoire. « His instincts as minister, souligne Young, evident particularly in his museum and library policy, strongly reflected his belief in democratization, accessibility, and the freeing of institutions from old elites and self-interested professionals. » (p. 236) Lors d'un de nos entretiens, je lui ai aussi expliqué ma vision de l'aménagement urbain et mes connaissances du secteur immobilier, lesquelles m'ont bien servi. Young en a retenu l'essentiel et évoque, dans sa conférence, ma critique d'un programme péquiste d'accès à la propriété (1981) qui faisait fi des critères de localisation au détriment des centres-villes. Les erreurs du PQ et des autres gouvernements ont conduit aux fusions municipales qui ont rayé de la carte quelque 200 villes chargées d'histoire tout en provoquant une escalade des dépenses municipales<sup>5</sup>. « It was in fact his insistence on the renovation of popular urban neighbourhoods, as opposed to government subsidization of middle-class housing in the suburbs, that led to his dismissal from the Lévesque cabinet in April 1981. » (p. 236).

Je reviendrai très brièvement sur mon passage en politique, mais pour tenter de mieux comprendre les zones grises qui hantent Brian Young, je propose de commencer par le commencement, c'est-à-dire le *Journal Boréal Express*.

### **Naissance du *Boréal Express* et création du ministère de l'Éducation**

Young a parfois des problèmes avec le calendrier des événements tout comme il se méprend sur les buts de nos projets. Le *Journal Boréal Express* était destiné avant tout au grand public. Il a été élaboré en 1961 et le premier numéro paraît en 1962<sup>6</sup>. Lorsque le ministère de l'Éducation est créé en 1964, notre aventure est terminée. Le produit existe et les professeurs en raffolent<sup>7</sup>. Il n'est absolument pas orienté vers la construction d'une conscience nationale. En choisissant le nom, nous avons voulu éviter toute référence politique ou territoriale. Boréal, c'est le Nord. Ce n'est pas le Québec. Le premier numéro est de 1524 alors qu'il n'y a pas encore de

Français d'établis dans la vallée du Saint-Laurent. On repassera pour la quête identitaire.

L'objectif de notre petite équipe est de conscientiser, selon le mot populaire à l'époque, celle de la décolonisation en Afrique et en Amérique latine. La fausseté des arguments évoqués pendant les débats entourant la nationalisation de l'électricité, en particulier le cas de la Shawinigan Water and Power, nous avait convaincus de l'importance de contribuer au progrès des connaissances historiques<sup>8</sup>.

Notre intérêt portait sur une population et non sur un territoire. Nous nous sommes intéressés tout naturellement au peuplement de l'Amérique du Nord, en commençant par ses premiers habitants. À cet égard, nous sommes des précurseurs. À l'époque, nos anthropologues s'intéressaient aux Africains et un peu aux Esquimaux, comme on les désignait alors, et nos archéologues arpentaient la Méditerranée<sup>9</sup>.

Dans les premiers numéros du *Journal Boréal Express*, nous faisons une large place aux colonies espagnoles et anglaises. Nous avons les yeux tournés vers le monde Atlantique et tous les aspects de la vie d'une société retiennent notre attention et alimentent nos diverses rubriques. Brian Young qui n'a apparemment jamais lu un seul numéro croit à une approche identitaire et ethnique. Personnellement j'ai toujours insisté sur la diversité du peuplement et si, un bon jour, soit en 1763, la majorité des Canadiens se retrouvent dans une mignonne petite « Province de Québec », c'est bien malgré eux. P. de Q., c'est la marque du conquérant, disait l'historien Maurice Séguin, l'œil malicieux. D'ailleurs, contrairement à ce que suggère son collègue Guy Frégault, les Canadiens se résignent mal à cet étroit espace et les plus audacieux reprennent leur course vers l'intérieur du continent. Avec *La Mesure d'un continent*<sup>10</sup>, la démonstration est particulièrement éloquente, mais elle n'est pas nouvelle, elle avait déjà inspiré l'orientation du *Journal Boréal Express*. Hélas, Young le connaît si peu qu'il écrit : « presented as a newspaper of the period, each twelve-page edition of Le Boréal express focused on the events, personalities, and anecdotes of a single year » (p. 233). Or chaque numéro a un minimum de 16 pages, et non 12, et couvre la tranche de temps qui sépare l'année choisie de celle du numéro précédent. Nous avons vite développé des trucs pour réussir à couvrir toute la période entre deux numéros et parfois revenir encore davantage en arrière. Nos titres étaient accrocheurs et souvent avec un clin d'œil à l'actualité. Les journalistes s'en amusaient et nous faisions régulièrement les manchettes avec nos nouveaux numéros.

Le « conservative and catholic milieu of their youth » (p. 226), insiste Young pour bien nous situer, ne nous empêchera pas de prendre un ton et une approche qui séduira un public anglo-protestant. Le *Journal Boréal Express* sera traduit en anglais d'abord par Richard Howard et édité par Clarke Irwin. La qualité des rapports que nous développons amènera

Jacques Lacoursière à poursuivre un projet fédéral appelé *Horizons Canada*. Mais auparavant il acceptera une proposition de la Commission du Centenaire de la Confédération et produira dix numéros inspirés du *Boréal Express* pour souligner l'entrée dans la Confédération des dix provinces du Canada<sup>11</sup>. Pour ce faire, Jacques utilise les journaux d'époque. Sa série aura un tirage total de 3 millions d'exemplaires. Diefenbaker n'aime pas le ton, mais doit se résigner. Jacques adore l'histoire et la fait aimer. Il est totalement apolitique.

### « Right on the money »

Pourtant pour Brian Young, pendant 50 ans, « they [Lacoursière et moi] have been major players in weaving, repeating, and embedding the Conquest as the central trope in the Quebec national narrative » (p. 227). Ce n'est quand même pas nous qui sommes responsables de la Conquête ! Mais là où le chat sort du sac, c'est quand Young écrit innocemment : « one might say that, in focusing on the Conquest, Vaugois was right on the money » (p. 244). Je ne peux m'empêcher de citer de nouveau cette phrase que je refuse de qualifier.

Young semble avoir deux fixations : la Conquête et l'argent. Commentant nos débuts, dans un contexte où, selon lui, l'argent coule à flots. Je reviens sur ce passage déjà cité : « they caught the wave of expanding state investment in education in culture catering to secondary school and Cegep markets for textbooks, teacher's manuals, reading and documentary materials [...] always moving fast with a necessary eye on the cash register » (p. 228). Même si je quitte la direction de la division de l'histoire du ministère de l'Éducation après un peu plus de deux ans (et non trois<sup>12</sup>), Young est convaincu que je tire encore les ficelles et conserve plein de contacts pour mousser mes produits. « Vaugois well placed », écrit-il, « first in the history section of the Ministry of Education and then in the Centre franco-québécois de développement pédagogique » (p. 234)<sup>13</sup>. Avec le recul, je laisse à Young l'occasion de juger pareille insinuation.

Le jour où je deviendrai ministre des Affaires culturelles, je quitte les éditions du *Boréal Express* car ledit ministère, affirme-t-il, « regularly subsidized his publications »<sup>14</sup>. Ce qui est faux. La maison d'édition était en bonne santé financière grâce aux succès du *Journal* et aux bonnes ventes des ouvrages de Claude Morin et de Marc Laurendeau, en particulier. Je voulais par ailleurs éviter « a potential conflict of interest » (p. 240) et surtout avoir pleine liberté pour agir dans tous les secteurs qui m'étaient confiés dont celui du livre. Young évite de dire que le « fou de la Conquête » que je suis va céder ses intérêts dans sa maison d'édition à un Montréalais d'origine italienne, bientôt suivi par un collègue d'origine géorgienne. Pour dire jusqu'où va mon chauvinisme, j'ai le goût de rappeler que

Phyllis Lambert et David Stewart seront mes premières nominations à la Commission des biens culturels.

### **Young m'attribue à tort des propos empreints de lyrisme sur la Conquête!**

Les passages de la conférence de Brian Young qui m'ont le plus surpris sont les déclarations ou textes qu'ils m'attribuent. Il les avait évidemment traduits en anglais, mais après être parvenu à les comprendre, je ne me reconnaissais pas. Je suis retourné à mon fonds d'archives qu'il avait été autorisé à consulter et j'ai vite compris à quel point même un historien d'expérience peut faire des erreurs de méthode. Dans mon temps, devant un document, on nous apprenait à en faire la critique externe et interne. Ce document est-il authentique, quel en est l'auteur, quel est son intérêt, etc.

Young avait eu entre les mains des notes qu'on me préparait pour diverses circonstances lors de mon passage en politique. Claude Beaulieu, responsable des discours, était - détail assez cocasse - un ancien de l'Université Laval; il faisait de son mieux pour faire vibrer la corde nationaliste. Je n'ai jamais prononcé un seul des discours qu'il me préparait avec beaucoup de zèle. D'abord, je n'étais pas à l'aise avec son beau style, son emphase et son enthousiasme et surtout le fait qu'en tant qu'ancien professeur, j'aime m'adresser au public directement, en observant les réactions et en m'ajustant.

Un jour j'ai trouvé une charge d'Esther Delisle dans les pages du *Devoir* concernant un hommage que j'aurais rendu au chanoine Groulx. Les deux bras me sont tombés. Je n'y comprenais rien jusqu'au moment où j'ai réalisé qu'elle avait utilisé un discours qui m'avait été préparé et bien entendu que je n'avais pas prononcé. Je dirai la même chose pour le dernier texte que cite Young. Même si je suis un habitué du Festival de Cannes, il ne me serait jamais venu à l'idée de parler de Chuck Mangione ou de Stevie Wonder. À l'élève Young, je mets une mauvaise note<sup>15</sup>.

Le plus frustrant, c'est que j'ai écrit des centaines de textes, des dizaines d'articles, plusieurs livres et Young ne semble en avoir lu aucun.

Ainsi, il me reproche mon attitude vis-à-vis des Anglo-Québécois pour avoir placé en page couverture de mon essai intitulé *L'amour du livre*<sup>16</sup> la photo d'une bibliothèque de Toronto plutôt qu'une photo d'une institution anglophone du Québec. S'il avait seulement feuilleté mon bouquin, il aurait compris ou peut-être ne voulait-il pas comprendre. Décidément, il n'a rien lu, même pas ce livre qui lui aurait sans doute le plus appris sur mon travail d'éditeur.

## Young doublement pris en défaut

Toujours sur cette question de l'argent, Young devient terriblement imprudent quand il signale la parution en 2009 de *Québec ville assiégée* signée par Hélène Quimper et Jacques Lacoursière en précisant notre «capacity to attract deep-pocketed corporate and state sponsors». Oui, vous avez bien lu! Hélène Quimper est à l'emploi de la Commission des champs de bataille et pour Young il ne fait aucun doute que la commission a financé cette publication, surtout que «the book is a straightforward apolitical chronology of the political and military events of 1759-60» (p. 229). Autrement dit, nous avons laissé sous le tapis notre éternelle opinion sur la Conquête en échange d'un petit pécule. Pour bien enfoncer le clou, Young énumère en note 11 (p. 245) tous les organismes qui subventionnent à l'occasion les livres. Comme cet ouvrage a été rentable, aucune subvention n'a été nécessaire et bien plus Septentrion a versé des droits à la commission. Pour cet ouvrage, Young parle de «repackaging» faisant allusion au fichier de Lacoursière sur le sujet<sup>17</sup>.

Young revient plus d'une fois sur le «repackaging». À deux reprises, il signale qu'*Histoire populaire du Québec* en cinq tomes est une reprise de *Nos racines* (p. 236). Il laisse entendre que Lacoursière leur a fait une nouvelle toilette pour la circonstance. Cette idée est la mienne et le travail d'adaptation a été exécuté par l'équipe du Septentrion. En outre, il est injuste à l'endroit de Lacoursière de ne pas mentionner que plus on avance dans la série, plus la matière est nouvelle.

Mais le succès d'*Histoire populaire* le titille et il y revient cette fois en mettant à contribution un collègue qui «points out» le «repackaging» dans un compte rendu publié dans *Canadian Historical review* (p. 242 et 250). Faut-il rappeler qu'en préface du tome I, j'explique l'origine d'*Histoire populaire*.

## Yin et Yan

Il se trouve certainement très drôle quand il fait de Jacques et moi les Yin et Yan de la Conquête. C'est toutefois moi qui «made the Conquest one of [our] principal mantras» (p. 228). Pourtant à partir de 1969-70, pas de chance pour Young, les routes de Yin et Yan se séparent. Travailleur autonome, sans salaire régulier, Jacques additionne les contrats. Il s'oblige à être productif et il l'est.

André Bureau, le patron du journal *La Presse* lui commande un essai sur la crise d'octobre<sup>18</sup>. Puis Jacques collabore à *Horizons Canada* et publie ensuite une série en 15 volumes destinée à une chaîne de magasins à grande surface; il revient à la charge avec cette fabuleuse série *Nos Racines* qu'il réalise avec Hélène-Andrée Bizier, Claude Paulette et Claude Bouchard;

il a été l'animateur d'une première série d'émissions à Radio-Québec (*En remontant la rivière*), participé avec Denys Arcand à la série sur Duplessis, puis, avec Gilles Carle, il est l'homme à tout faire d'*Une Épopée en Amérique*; il sera à l'antenne de Radio-Canada (Québec) pendant dix ans (*J'ai souvenir encore*). Est-ce que la Conquête est au cœur de ces diverses productions? Elle est à sa place! Jacques ne nie pas ni ne renie le passé. Je le répète, il est apolitique. Il n'est pas un idéologue et n'a rien d'un militant. Il sera pendant dix ans vice-président du conseil d'administration du Musée canadien des civilisations.

### **Canada-Québec, synthèse historique: le chantier**

Depuis le début de cet article, je tourne autour du pot comme Brian Young l'a fait lui-même.

Ce qui le fatigue, c'est l'énorme succès de *Canada-Québec, synthèse historique* devenue en 2000, *Canada-Québec 1524-2000* avec une couverture inspirée de l'ouvrage dirigé par Craig Brown avant que Gilles Herman, l'actuel directeur des éditions du Septentrion, décide de renouer avec le bleu, blanc rouge de l'édition originale.

Comme le raconte Brian Young, la publication en anglais de *Canada, Unity and Diversity* nous avait heurtés (p. 234). Ce titre était un slogan électoral. Trois historiens québécois avaient été traduits en anglais. Le public francophone pouvait toujours attendre. Nous avons appris plus tard que, quand HRW a décidé de produire une version française, on ne retrouvait pas les textes originaux de Jean Hamelin, Fernand Ouellet et Marcel Trudel. Ils auraient donc été traduits de l'anglais au français. Est-ce une légende? Je ne sais pas, mais il y eut un problème qui a fait que l'édition française a tardé. Nous avons décidé de les prendre de vitesse.

Au *Journal Boréal Express*, Claude Bouchard avait remplacé Lévis Martin. C'était un pro d'une rare efficacité. Dans mes missions en France, j'avais noté la filiation des synthèses grand public. Malet-Isaac avait donné Isaac-Alba puis une autre version dirigée par Jean Mathiex<sup>19</sup>. Nous avons accepté de faire du Farley-Lamarche un Vaugeois-Lacoursière. André Dussault et Pierre Tisseyre, les éditeurs du *Renouveau pédagogique*, avaient les droits sur ce célèbre manuel de deux Clercs de Saint-Viateur, Paul-Émile Farley et Gustave Lamarche. Ils cherchèrent à nous convaincre d'en faire une refonte. Nous n'étions pas d'accord avec le programme-cadre du ministère, mais après discussions et quelques bons repas *Chez Bardet* nous acceptons de préparer une nouvelle version. Tisseyre et Dussault nous donnèrent carte blanche. Claude Bouchard prenait en charge le graphisme et la production. Il était entendu que nous étions responsables du produit de A jusqu'à Z en liaison tout de même avec Antoine Del Busso, leur représentant<sup>20</sup>.

L'année 1968 fut celle de *Canada-Québec*! Deux jeunes (à l'époque) et brillants historiens, Paul-André Linteau et Francine Nichols, se joignirent à nous. Jean Hamelin, professeur à l'université Laval, qui avait d'abord accepté de rédiger la 3<sup>e</sup> partie fut effrayé par les délais. Il nous recommanda Jean Provencher. Ce dernier avait déjà offert quelques collaborations au *Journal Boréal Express*. Il fut vite d'accord et accepta un montant forfaitaire totalement ridicule qui fut remplacé, devant le succès obtenu, par des droits égaux à ceux prévus pour Jacques, Claude et moi.

L'entente initiale avec les Clercs de Saint-Viateur était contraignante et nous avons assez vite réalisé que le produit ne serait pas à notre satisfaction. Nous avons donné au premier tirage un titre provisoire *Histoire 1534-1968*. L'ouvrage n'était pas sitôt paru que nous mettions en chantier une nouvelle édition qui deviendra *Canada-Québec, synthèse historique*<sup>21</sup>.

L'histoire de la Nouvelle-France avait été confiée tout naturellement à Jacques Lacoursière. Ce dernier, devenu archiviste, avait été secrétaire à la rédaction du journal. Il préparait les plans et attribuait les articles. Il avait tout dépouillé, tout lu sur le régime français. Jacques n'a pas de maître en histoire. C'est un autodidacte. À l'origine, c'est un littéraire qui a fait un détour par l'imprimerie familiale. Il rédige rapidement, dans un style agréable et clair; il s'est acquitté de la première partie comme un grand.

Pour la période 1760-1840, j'avais eu progressivement à intervenir davantage pour la production du *Journal* (Jacques m'ayant abandonné pour son contrat avec la Commission du Centenaire). En outre, je l'enseignais depuis sept ans, cette période, la préférée de Maurice Séguin. Eh oui<sup>22</sup>!

Jean Provencher était à l'aise pour la période dite contemporaine et Jean Hamelin n'était pas loin.

Nous étions des admirateurs de Louis Pauwels et des adeptes de la revue *Planète*. Nous avons opté pour son format. Il était idéal pour ce que nous voulions faire. Claude Bouchard le maîtrisait parfaitement et la mise en pages fut menée rondement. Sur la page couverture, Durham et Talon, puis un montage de 4 symboles, deux fleurs de lys, l'une de la Nouvelle-France, l'autre du Québec, un lion britannique et une feuille d'érable. En 4<sup>e</sup> couverture, MacDonald et Groulx, une maison canadienne et le pavillon du Québec à l'Expo et au centre le patriote d'Henri Julien. Ce patriote apparaîtra sur la papeterie du FLQ et nous vaudra l'honneur d'être suivi à la trace par les services de police. Claude qui avait affiché l'image du patriote dans son poste de travail eut droit à quelques visites de la GRC et moi, j'ai retrouvé mon bureau sens dessus dessous à plusieurs reprises. Que pouvait-on faire? La police cherchait à s'instruire.

L'accueil fut enthousiaste. Au Salon du livre de Québec, un visiteur demanda à Jacques: «Vous indiquez 1534-1968. Jusqu'à quand vous rendez-vous?» Ineffable, Jacques répondit: «Jusqu'à ce soir!» Et il montra la note de la page 560: «en octobre 1968, la fusion des forces indépendan-

tistes se réalise. Le M.S.A. présidé par René Lévesque, et le R.N., parti de l'ex-député fédéral Gilles Grégoire, deviennent le Parti québécois. Le R.I.N. dirigé par le leader Pierre Bourgault se dissout au profit du Parti québécois.»

Avec Jacques, on pouvait s'attendre à tout. Dans les heures qui ont suivi, nous sommes restés rivés à la radio. Le RIN était en congrès. Tout se passa comme prévu par quelques initiés. Jacques avait donc été dans le secret des dieux.

Sur le coup, Tisseyre et Dussault, deux bons fédéralistes, ne la trouvèrent pas drôle, mais les ventes qui partaient en flèche les réconcilièrent. Le temps pour écouler ce premier tirage de 20 000 copies serait tout juste suffisant pour préparer une nouvelle version.

À l'automne 1969 paraissait *Canada-Québec, synthèse historique* dit aussi le Vaugois-Lacoursière. L'historienne Micheline Dumont me rappelait, il y a quelques jours lors d'un colloque tenu à Sherbrooke (11-12 février 2015), la réaction des professeurs d'histoire qui l'adoptèrent bien longtemps avant que le ministère se résigne à l'approuver malgré son manque de conformité au programme et l'absence des règles habituelles d'un bon manuel.

### **La vraie question : l'influence de *Canada-Québec***

Oui, c'est la vraie question : est-il possible que *Canada-Québec* soit en partie responsable de la montée du sentiment nationaliste et de l'idéal de l'indépendance ? S'il s'agit d'un nationalisme historique, oui ; d'un nationalisme ethnique, non. Autrement dit, même si Brian Young confond tout, il n'a pas tout faux. J'admets que «historical consciousness in Quebec undoubtedly has taken new dimensions from Lacoursière/Vaugois long march through Quebec popular culture» (p. 243). Après tout, c'était notre objectif de départ : développer une conscience historique, intéresser les gens à l'histoire, la faire connaître.

Et le nationalisme ? Pour bien des Européens, ce mot est détestable. Il a une connotation négative, exclusive. Les bon-ententistes en remettent constamment. Mais Young n'est pas de cette engeance. Il sait que le nationalisme est une forme d'affirmation. La Conquête l'agace ou le gêne. À McGill, il a côtoyé des collègues qui avaient d'autres sujets d'intérêt. Il garde un souvenir ému de Louise Dechêne qui, en apparence du moins, n'attachait guère d'importance à la Conquête. Cette historienne est en quelque sorte le pendant de Maurice Séguin en ce sens qu'elle a fait école. Tous les deux ont en commun d'ignorer passablement la présence amérindienne et le métissage<sup>23</sup>. Séguin n'en parlait pas, Dechêne guère davantage. Tous deux ont de fidèles disciples. La table pourrait même être mise pour de nouvelles querelles d'historiens. Pour plusieurs, le souvenir de

Séguin est devenu un irritant et l'assurance de Dechêne, en particulier dans *Le Peuple, l'État et la Guerre au Canada sous le Régime français* (Boréal, 2008), l'est également.

À mon avis, et j'en étonnerai plusieurs, la Conquête est au cœur de leur démarche respective. Dans un cas, c'est avoué, dans l'autre, c'est caché. Dans l'avant-propos du dernier ouvrage de Dechêne, Thomas Wien, dans un admirable exercice de mémoire, signale «la profonde ambivalence avec laquelle L. Dechêne vivait sa québécity<sup>24</sup>». Elle aimait bien inciter ses étudiants «à ne pas exagérer la largeur de l'Atlantique». «Pourquoi le paysan canadien ne partagerait pas avec le paysan auvergnat cette foi politique en la bonté royale<sup>25</sup>», écrit-elle. Pour moi, de telles réflexions sont conditionnées par cette Conquête qui lui sert malgré tout de repère. Wien a bien raison de parler de son ambivalence.

Est-ce que Lacoursière et Vaugeois ont été ou sont hantés par la Conquête? Selon mon souvenir, Lacoursière n'a jamais publié de livres ou d'articles sur ce sujet. Dans ses ouvrages de synthèse, elle marque une étape incontournable. Dans mes ouvrages, il me semble que c'est la même chose, sauf que j'ai profité des commémorations des dernières années pour m'y intéresser tout particulièrement. Mais c'était après la conférence de Young. J'ajoute que si Buckner et Reid ont jugé bon d'organiser un gros colloque de trois jours, j'avais bien le droit de produire une série d'émissions pour le Canal Savoir, et de participer à des ouvrages collectifs dont les deux tomes de *Vivre la Conquête* réalisés conjointement avec mon collègue Gaston Deschênes. En introduction, nous mettons cartes sur table: «nous éloigner d'un manichéisme agaçant, désastre vs bienfait. [...] Ce qui est visé, c'est la vérité sans complaisance<sup>26</sup>».

Et dans *Canada-Québec*, quelle part faisons-nous à la Conquête? Le traité de Paris constitue un point d'arrivée et un point de départ. Nous faisons un bilan absolument classique et inoffensif à la fin du régime français et nous n'abordons pas le régime britannique sur un ton apocalyptique.

Notre objectif était de produire une synthèse qui constituerait un ouvrage de référence. Nous avons réussi et c'est une des raisons de son succès. Nous n'avons pas proposé un découpage fondé sur de savantes analyses. Nous avons gardé nos distances par rapport aux sciences sociales sauf pour offrir à leurs adeptes un outil fort commode. Notre mot d'ordre, notre consigne était de donner le maximum d'informations au pouce carré. Pas de placotages, pas d'analyses, mais des faits, des événements avec leurs causes et leurs conséquences, leurs enchaînements, les acteurs, leurs moyens, leurs réalisations. Toujours centrée sur une population d'origine française, la structure de l'ouvrage évolue selon les périodes. La Nouvelle-France est présentée dans le contexte du monde atlantique, la deuxième partie garde le cap sur les Canadiens d'origine française et leur cohabitation avec des immigrants de toutes origines, principalement bri-

tanniques. Un intérêt particulier est accordé aux Treize Colonies qui deviennent les États-Unis. Pour la 3<sup>e</sup> partie, c'est d'abord le Canada dans son ensemble, ensuite en relation avec l'Angleterre, et l'ouverture des derniers chapitres avec un regard sur l'Europe et finalement sur le monde.

Nous n'avons rien réinventé; nous avons opté pour la chronologie la plus acceptée, certains diront la plus conventionnelle. *Canada-Québec* est de consultation facile. Il dit l'essentiel; c'est un ouvrage utile. On pourrait lui faire toutes sortes de reproches, mais il a le mérite d'exister et d'avoir été plusieurs fois mis à jour. Peu d'historiens se sont lancés dans la préparation d'ouvrages de synthèses<sup>27</sup>.

### **Brian Young visa le noir, tua le blanc**

Au début de sa conférence, Brian Young annonce qu'il va expliquer comment notre choix de la Conquête a été utilisé comme « a pivotal event » « to organize the historical dominos of ethnicity, identity, and national psyche ». Il est très fier de son sujet lequel, annonce-t-il, correspond tout à fait aux grands débats internationaux « over the construction and purveying of national histories in democratic societies » (p. 226). Son public devait être absolument ravi de pouvoir entendre un exposé sur un sujet aussi crucial et tellement d'actualité.

Tandis que Lacoursière, tout au long de sa carrière, traitait de tout et à peine de la Conquête, je me sens autorisé à donner une petite idée de sujets qui m'ont passionné. Depuis longtemps, je me suis rendu compte que j'adore le travail d'enquête. Je ne tiens rien pour acquis. Le travail réalisé pour préparer le *Journal Boréal Express* nous a fait réaliser à quel point certains historiens peuvent être paresseux et se répéter. Le plus détestable, c'est quand ils livrent une information en donnant comme référence la source originale qu'ils ont trouvée dans l'ouvrage d'un collègue qui, lui, n'est pas mentionné<sup>28</sup>. J'ai eu comme ami Jean Favier. Bourreau de travail et extrêmement productif, il m'impressionnait beaucoup. Un jour, il publie un gros bouquin sur le Moyen-Âge dans lequel il n'y a aucune référence ou très peu. Je lui en fais la remarque. « Je me suis rendu compte qu'on utilisait mes références pour mentionner des sources, mais sans me citer. Maintenant, ces historiens-là sont obligés de me citer! » Bref, je me méfie donc systématiquement de tout ce que je lis. Et je suis tenace et patient.

À mon retour au métier d'éditeur et d'historien, vers 1988, j'ai participé à diverses séries radiophoniques avec deux exceptionnels journalistes, Anne-Marie Dussault et Louis Martin. Je retiens deux des sujets abordés: le parlementarisme et la « découverte » de l'Amérique. Le premier sujet a aussi donné lieu à un essai intitulé *Québec 1792*<sup>29</sup>. C'était une commande de la présidence de l'Assemblée nationale et l'ouvrage a été

préfacé par M. Jean-Pierre Saintonge, d'allégeance libérale. On y trouve plusieurs éléments inédits en particulier sur les frontières, la composition des deux conseils et le vote des femmes et des Indiens.

Mon intérêt pour les Indiens date de mon enfance en Mauricie et aussi de mes lectures des romans de jeunesse, dont ceux de Karl May.

L'approche de la commémoration des 500 ans de la « découverte » de l'Amérique m'a incité à plonger dans l'étude de cette « rencontre », temps fort de l'histoire de l'humanité. J'ai vécu des moments intenses à l'Institut Smithsonian avec l'inoubliable Louis Martin. À partir d'une exposition magistrale, *Seeds of change*, j'ai amorcé une passionnante enquête; il en est sorti *L'Indien généreux*<sup>30</sup>. Cet ouvrage est le résultat d'une cueillette qui m'a conduit de Washington à Mexico puis à Londres. L'année 1992 provoquera la production de quelques films et la publication de nombreux essais. J'ai vite garni un pan de ma bibliothèque et multiplié les conférences. Pour le grand public, j'étais devenu un spécialiste de la question indienne! Un jour, on me pose une question sur le « traité » de Murray. J'étais totalement pris au dépourvu. Je n'avais jamais rien vu qui pouvait ressembler à un tel document. C'est ce qui a provoqué mon enquête qui a duré plus de deux ans. J'ai ratissé les archives, exploré maintes pistes en particulier pour établir la provenance du document imprimé déposé devant les tribunaux. J'ai visité le centre de Brantford, découvert la richesse des papiers Johnson, séjourné aux archives d'Albany, remué les papiers de John Neilson, Vallière de Saint-Réal, Andrew Stuart, ceux des Faribault, consulté divers fonds à la *New York Historical Society*, aux Archives nationales du Canada et les dossiers de la Cour suprême, examiné une foule de jugements, etc. À ma grande surprise, cette « enquête », c'est le sous-titre de l'ouvrage, m'a valu d'être finaliste au prix du Gouverneur général. Il faut le faire! Contester un jugement de la Cour suprême et venir à un cheveu de gagner un tel prix<sup>31</sup>...

Je ne suis pas un universitaire, Brian Young l'a bien précisé, et mes sujets de recherche naissent au gré de mes lectures et de mes voyages. Les Américains sont fous de Lewis et Clark. Ils le sont encore davantage alors qu'approche le bicentenaire de cette célèbre expédition (1803-1804). Progressivement, les rayons des librairies (il y en avait encore aux États-Unis dans les années 1990) s'en sont largement garnis dont l'ouvrage de Stephen Ambrose, *Undaunted Courage*<sup>32</sup>. Ce livre était partout; il fut en tête des best-sellers du *New York Times* pendant un an et plus. Il fut mon déclencheur. J'ai alors rempli un autre mur de ma bibliothèque, j'ai pris deux mois pour faire la *Lewis and Clark Trail*, séjourné à la Newberry de Chicago, etc. Et ce fut *America*<sup>33</sup> qui se mérita un prix de l'Académie de la marine de France. Cet ouvrage aura une suite avec cet ouvrage déjà mentionné, *La Mesure d'un continent*, fruit de vingt ans de recherche, d'abord avec l'aide d'Edward Dahl, puis de Raymonde Litalien et de Jean-François Palomino.

Cette fois, nous aurons droit à une pluie d'hommages, dont un prix de l'Académie française.

### **La Conquête? Ah oui, la Conquête? Elle devra attendre l'année 2009.**

Autour de l'an 2000, l'ambassade du Canada à Paris me contacte. On me propose d'organiser un colloque sur le thème de la naissance de l'Amérique française. Il en sortira ce magnifique ouvrage collectif réalisé conjointement avec Raymonde Litalien<sup>34</sup>. Par la suite, fasciné par le personnage de Champlain et encouragé par les travaux de l'historien français Éric Thierry, je fouille divers aspects : la rencontre de 1603, le rôle de Pont-Gravé, la dispute avec Vignau et Tessouat, les emprunts à la *Tabula nautica*, etc.

Me voilà à l'anniversaire de la fondation de Québec (1608), mais aussi à celle de sa capitulation (1759). Il est temps de m'intéresser à la Conquête. Mais Brian Young a déjà préparé sa conférence pour l'automne 2009. Il n'aura pas connaissance de cette série télévisée sur *Montcalm, Wolfe et les autres* ou de mes articles sur le traité de Paris. Il aurait été déçu. Je m'intéresse au conflit en Europe, aux Choiseul (qui sont deux au lieu d'un), à William Pitt qui vient faire la paire avec William Johnson comme responsables de l'ultime victoire britannique. Je m'acharne sur l'article 7 du traité de Paris dont personne n'a jamais parlé.

Les États-Unis ont toujours occupé beaucoup de place dans mes travaux. Je connais une récive. Me voilà rivé au *Louisiana Purchase* de 1803<sup>35</sup>.

Il a bien noté au passage, comme un écart de conduite, mon intérêt pour l'histoire des Juifs. Mes travaux de pionnier sur Samuel Jacobs ou Sigmond Mohr, deux personnages fantastiques, lui ont échappé. Il écrit quelque part que je situe mes Juifs « carefully in the Conquest narrative » (p. 241). Ce n'est pas le cas de Mohr ni le sujet d'aucun des ouvrages que Septentrion a édité sur la communauté juive<sup>36</sup>.

### **Conclusion**

Pourquoi la conférence de Brian Young m'a-t-elle heurté à ce point? Il insiste sur l'éducation catholique que j'ai reçue. Le mot catholique revient 19 fois dans sa conférence. Il sonne comme le mot papiste sous sa plume. Dans ma tête, le mot catholique évoque la morale. La mienne m'interdit de profiter du système, de tout monnayer, de vivre pour l'argent.

Brian Young fait de moi un profiteur et un calculateur. Je suis entré en politique en octobre 1976 et j'ai quitté le 21 janvier 1985; j'ai refusé par la suite toute planque dorée. À l'âge où un pompier prend sa retraite, j'ai fondé une nouvelle maison d'édition et protégé son indépendance. J'ai pris des risques financiers avec 500 des 700 titres que nous avons publiés. J'ai tenu la maison à flot avec mon argent et mon temps. J'ai donné la

parole à des auteurs de toutes les tendances et de tous les milieux, des universitaires, des chercheurs, des autodidactes, des généalogistes, etc. À ses yeux, je suis habité par une idée fixe, la Conquête, afin de mousser l'idéal de l'indépendance du Québec.

Pour moi, il ne s'agit pas de corriger le passé, mais de construire l'avenir. Si je suis revenu longuement, sans doute un peu trop, sur mon parcours, c'est qu'il exprime mon attachement à l'histoire pour elle-même, en elle-même. Elle ne doit pas être au service d'une cause politique. C'est une discipline qui a une grande valeur de formation pour les individus et je crois fermement qu'une conscience historique est essentielle à la santé de la vie démocratique. Et il en faut beaucoup pour faire face à la publicité et contrer les entreprises chargées, trop souvent par les gouvernements et constamment par des multinationales, de fabriquer l'opinion.

Heureusement, il est difficile d'éradiquer totalement le bon sens.

#### NOTES ET RÉFÉRENCES

1. Phillip Buckner et John G. Reid (dir.), *Revisiting 1759. The Conquest of Canada in Historical Perspective* [ci-après *Revisiting 1759*], Toronto, University of Toronto Press, 2012 et Phillip Buckner et John G. Reid (dir.), *Remembering 1759. The Conquest of Canada in Historical Memory*, Toronto, University of Toronto Press, 2012.
2. Jocelyn Létourneau, «What Is to Be Done with 1759?», dans *Remembering 1759*, p. 282.
3. Voir Brian Young, «Below the Academic Radar. Denis Vaugeois and Constructing the Conquest in the Quebec Popular Imagination», dans Phillip Buckner et John G. Reid (dir.), *Remembering 1759*, p. 226 à 250. Jean-François Lozier est conservateur au musée des civilisations d'Ottawa; Jocelyn Létourneau est professeur d'histoire à l'université Laval et Brian Young est professeur émérite à l'université McGill.
4. J'utilise cette méthode de pagination pour aider le lecteur à se retrouver dans *Remembering 1759*.
5. En page 241, Brian Young critique mon attitude vis-à-vis «the presence of the English in Quebec». Comment explique-t-il mon intérêt pour la synthèse qu'il a publiée avec John Dickinson? Ce passage sur l'aménagement urbain me donne l'occasion de souligner la publication de *La Folie des grandeurs. Fusion et défusions sur l'île de Montréal* (Septentrion, 2012), ouvrage monumental du maire de Westmount, Peter Trent, pour qui j'ai une grande admiration. Je suis tellement convaincu de la justesse de son propos que j'ai accepté sans hésiter un mot d'introduction de Stephen A. Jarilowsky qui ne s'est jamais gêné pour critiquer le PQ. La préface est signée par Jean-Claude Marsan qui partage mes préoccupations. Ce projet très risqué financièrement a été développé avec le directeur de McGill-Queens, Philip Cercone.
6. Aucun éditeur n'a voulu prendre le risque de nous éditer. Au dernier moment, Fides a reculé. Ce fut un jour mémorable. Gilles Boulet, avec beaucoup d'assurance, fort de l'approbation de Jacques et de la mienne, avait brandi le contrat

dont l'encre n'était pas encore séchée: «Si ça peut vous soulager!» Le père Martin protestait pour la forme et Julia Richer qui était terrorisée par le défi que représentaient des milliers d'abonnements à traiter regardait ses souliers. Un contrat négocié laborieusement avait été réduit en morceaux. Les éditions du Boréal Express naissent ce jour-là, mais on s'occupera de l'incorporation plus tard. Nous nous éditerons «à compte d'auteur», sans subvention, grâce à Jean Laurin, un imprimeur qui a cru en nous et qui nous a fait crédit.

7. Young cite à au moins cinq reprises (26, 27, 28, 43, 60) un *Bulletin pédagogique* préparé à la demande des enseignants. Ils datent des années 1963 et un de 1964. Pourquoi mentionne-t-il une enquête conduite par Marcel Trudel et Geneviève Jain ? (p. 227). Quel est le lien avec les travaux de Lacoursière et Vaugois? Trudel adorait le *Journal Boréal Express* et son équipe. Il se voyait comme notre protecteur. Nous venions tous du «même coin»!
8. Young signale avec à propos le dynamisme de la région de la Mauricie. L'espace me manque pour rendre hommage à de nombreux pionniers et animateurs, dont l'urbaniste Georges Robert
9. Gilles Boulet, cofondateur du Journal, qui sera le premier recteur de l'UQTR, a fait figure de pionnier avec René Ribes en menant des fouilles en Mauricie et en ouvrant quelques années plus tard un petit musée d'archéologie à Trois-Rivières.
10. Raymonde Litalien, Jean-François Palomino et Denis Vaugois, *La mesure d'un continent. Atlas historique de l'Amérique du Nord, 1492-1814*, Québec, Septentrion, 2008.
11. À partir de ce moment, Lacoursière n'est plus disponible pour le *Journal Boréal Express* que je termine avec l'aide précieuse d'Hélène Bousquet, Claude Bouchard, Jean-Pierre Wallot, Jean Hamelin, Paul-Louis Martin, Jean Provencher, Micheline Dumont et plusieurs autres. Voir ma présentation datée du 1<sup>er</sup> octobre 2010 au début de la réédition du tome III (1810-1841).
12. *Remembering 1759*, p. 235. En fait, je serai chef de la division de l'histoire de septembre 1965 à décembre 1967. *Histoire 1534-1968*, l'ancêtre de *Canada-Québec*, a été écrit en 1968 et lancé en octobre de la même année. Le contrat avait été signé au printemps 1968. Lors de la mission de Peyrefitte en septembre 1967, la décision est prise de créer un centre franco-québécois de développement pédagogique. J'en serai le premier directeur et je n'ai plus par la suite de liens avec la division de l'histoire. Voir Samy Mesli, *La coopération franco-québécoise domaine de l'éducation de 1965 à nos jours*, Québec, Septentrion, 2014, p. 85-87.
13. C'est une collègue, Huguette Dussault, qui me succédera à la division de l'histoire, sans doute au début de 1968. Elle n'occupera pas cette fonction très longtemps et quittera pour la TELUQ. Bruno Deshaies lui succède en décembre 1969 dans un contexte difficile. Le cours d'histoire de secondaire 4 n'est pas obligatoire et le pourcentage d'étudiants qui se présentent à l'examen du ministère baisse de façon dramatique entre 1970 et 1974. En 1969, 53 000 (65 %), puis 52 000 (60 %), 45 000 (47 %), 48 000 (46 %) et 42 000 (39 %) pour chacune des années subséquentes. L'Assemblée nationale est saisie du problème et vote à l'unanimité de rendre le cours de secondaire 4 obligatoire.

14. Young ignore qu'il n'existe à peu près pas de programmes d'aide à l'édition à Québec. Ce sont des années de vaches maigres. C'est le Conseil des Arts du Canada qui donne sérieusement le signal de départ de l'édition professionnelle.
15. Dans ses références 51, 52, 66 et 67, Brian Young prend pourtant soin de préciser: « notes prepared for a conference », « notes en vue d'un exposé », « Notes for a speech. » Quant à la conférence citée dans les références 66 et 67, c'est de toute évidence un projet. J'admets volontiers que Young est de bonne foi, mais il aurait pu utiliser des textes que j'ai écrits. Or il ne le fait jamais.
16. Denis Vaugeois, *L'amour du livre. L'édition au Québec, ses petits secrets et ses mystères*, Québec, Septentrion, 2005. En pages 66 et 67, je raconte mes incursions dans la ville reine. Young me reproche d'avoir mis en couverture une photo de la bibliothèque Thomas Fisher plutôt que celle de la *Quebec literary and historical society* ou celle de McGill. Or, je collabore régulièrement avec McGill et j'ai amené continuellement des gens à la *Quebec literary and historical Society*. J'ai même été membre du comité formé par le maire L'Allier pour promouvoir la restauration du *Morrin College* qui abrite une superbe bibliothèque.
17. Un auteur a bien le droit de réutiliser sa base documentaire et un éditeur n'a-t-il pas le devoir d'explorer tous les produits dérivés y compris bien sûr les possibilités de traductions. Mais Brian Young est de mauvais poil au moment de terminer sa conférence d'octobre 2009. Il se moque du lancement d'une réédition du *Journal* en 2009 « with fanfare » et rappelle à quel point « flagrant repetition » engendre « the distaste for it in academic corridors » (p. 242).
18. Jacques Lacoursière, *Alarmes citoyens*, Montréal, Éditions La Presse, 1972.
19. Albert Malet qui s'associe à Jules Isaac. Il y aura ensuite association avec André Alba et Jean Mathieux.
20. Antoine Del Busso fut de très bon conseil. C'est à lui que je songerai en 1978 au moment de confier les éditions du Boréal Express à une relève.
21. Pendant mes études à l'École normale Jacques-Cartier, j'ai fait plusieurs semaines de suppléance à l'Académie Querbes dirigée par les Clercs de Saint-Viateur. Puis, pendant mes études en lettres, j'ai enseigné l'histoire à temps partiel à l'Externat classique Saint-Viateur. Je faisais un peu partie de la famille. MM. Tisseyre et Dussault ont négocié un nouveau contrat qui nous donnait les coudées franches pour une deuxième édition.
22. L'ouvrage a été rédigé en 5 mois, de mai à septembre 1968. Après avoir produit notre fameux journal pendant quelque 4 ans, l'équipe était parfaitement huilée. Jacques et Jean rédigeaient rapidement. Les textes étaient révisés par Paul-André et Francine puis passés au gueuloir selon la tradition adoptée pour le journal.
23. Louise Dechêne, *Habitants et marchands de Montréal au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Plon, 1974, p. 17 à 42 et particulièrement 38 à 42. Louise Dechêne n'est pas le genre à cultiver le doute.
24. Thomas Wien, « Avant-propos », dans Louise Dechêne, *Le Peuple, l'État et la Guerre au Canada sous le Régime français*, Montréal, Boréal, 2008, p. 39.
25. Louise Dechêne, *op. cit.*, p. 441. Pour elle, « le patriotisme populaire [...] englobait sans opposition profonde un sentiment canadien et l'allégeance au roi de France », résume Thomas Wien (*loc. cit.*, p. 34). Dans la conclusion, Sylvie Dépatie et Catherine Desbarats reviennent avec beaucoup de pertinence sur le

caractère du Canadien (Sylvie Dépatie et Catherine Desbarats, « Conclusion », dans Louise Dechêne, *op. cit.*, p.457). Pour bien montrer que le dernier mot n'a pas été dit, je signale la parution récente de 1763, *Le traité de Paris bouleverse l'Amérique* (Québec, Septentrion, 2013) un collectif publié sous la direction de Sophie Imbeault, Denis Vaugeois et Laurent Veyssière. On y trouvera deux de mes articles, « De Français à Canadiens » ( p. 32 à 46) et « Pour les Français, les Canadiens de 1763 ne sont plus des Français » (p. 206 à 219).

26. Gaston Deschênes et Denis Vaugeois, *Vivre la Conquête*, tome I, Québec, Septentrion, 2013, p. ix. Une présentation de plus de 50 parcours individuels. « Chacun des personnages s'est accroché aux aspérités de la vie. Chaque histoire est un moment de vérité » (p. xi).
27. Brian Young et John A. Dickinson adoptent une approche originale qui a plu à l'éditeur du Septentrion. *A Short History of Quebec*, Toronto, Copp, Clark, 1988, est devenu *Brève histoire socio-économique du Québec*, Québec, Septentrion, 1995. Performance exceptionnelle, l'historien Éric Bédard a réussi, seul, à produire récemment une synthèse qui a donné *L'Histoire du Québec pour les nuls*, First éditions, 2012.
28. Jacques Lacoursière a pris l'habitude avec le *Journal Boréal Express* d'écrire à la manière d'un journaliste et de préciser au fur et à mesure de son texte d'où proviennent ses informations. C'est une méthode qui lui réussit bien.
29. Denis Vaugeois, *Québec 1792, Les acteurs, les institutions et les frontières*, Montréal, Fides, 1992.
30. Louise Côté, Louis Tardivel et Denis Vaugeois, *L'Indien généreux. Ce que le monde doit aux Amériques*, Montréal, Boréal, 1992.
31. Denis Vaugeois, *La Fin des alliances franco-indiennes. Enquête sur un sauf-conduit de 1760 devenu un traité en 1990*, Montréal et Québec, Boréal et Septentrion, 1995.
32. Stephen E. Ambrose, *Undoubted Courage. Meriwether Lewis, Thomas Jefferson, and the Opening of the American West*, Simon & Schuster, 1996.
33. Denis Vaugeois, *America. L'expédition de Lewis et Clark et la naissance d'une nouvelle puissance*, Québec, Septentrion, 2002.
34. Raymonde Litalien et Denis Vaugeois (dir.), *Champlain, La Naissance de l'Amérique française*, Québec, Septentrion, 2004.
35. Mes recherches sur l'expédition de Lewis et Clark m'ont entraîné vers la vente du territoire de la Louisiane par Napoléon. Je suis remonté aux origines de cette invraisemblable transaction pour m'accrocher à l'article 7 du traité de Paris du 10 février 1763. Je suis sur un filon négligé par tous les chercheurs. Quand je dis que j'aime le travail d'enquête, en voilà un exemple.
36. « He also used his Septentrion publishing house to publish a variety of books on the Jewish community » (p. 241). Il aurait pu ajouter que nous avons publié des ouvrages sur les Irlandais, les Belges, les Allemands, les Écossais, sur l'immigration en général avec un intérêt particulier pour la diversité de peuplement. Connaît-il cette série sur le peuplement intitulée « L'Étoffe d'un pays » et qui traite de la diversité du peuplement et dont j'ai tiré le texte « Le Québec, un creuset méconnu » (*Mémoires de la Société généalogique canadienne-française*, vol. 39, no 4, hiver 1988, p. 277 à 290), lequel ne cesse d'être repris par diverses revues, la dernière étant *Liberté* (no 304, été 2014) ?